« *Au seuil de notre humanité :
Quels regards sur la limite ?* »

D'emblée, la limite est un scandale pour l'homme.

Dès sa conception, avant même sa naissance, il s'y trouve confronté. Elle l'entrave, compromet son développement et sa vitalité, elle le force. Irrésistiblement, par réflexe de survie, il entreprend tout ce qui est en son pouvoir pour la traverser, la dominer, la dépasser. Il respire enfin à nouveau quand elle vient voler en éclats.

Pourtant, sitôt franchie, une autre limite se présente qui est à son tour à dépasser. C'est dans la confrontation à la limite que l'homme peut vraiment s'éprouver vivant. La limite lui est également consubstantielle. Il ne peut durablement l'abolir car il s'épuise toujours avant elle. Il doit donc d'une manière ou d'une autre s'accommoder avec elle. Entre résistance et acceptation...

Ainsi, le rapport à la limite est assurément complexe et bivalent : est-ce un scandale, une chance, la chance d'un scandale ? La réponse est nécessairement en demi-teinte. Or notre époque manque aujourd'hui singulièrement de nuances.

Questionnons donc ensemble les regards possibles autour de la limite, plus précisément dans le contexte occidental contemporain.

1. Par malheur, nous ne sommes que des hommes

a. Les grandes limites de l'homme

i. Quelques mots sur mes origines et la nature de l'homme

La représentation que nous avons de notre humanité est profondément inspirée par deux mythes fondateurs : celui de la Bible, et celui de la mythologie grecque.

❖ Dans la Bible.

L'homme est chassé de l'Eden, chute dans ce monde aux multiples contingences, et doit vivre avec une lourde malédiction : l'homme et la femme deviennent mortels. L'homme doit désormais travailler durement et la femme éprouve la douleur. Se nourrir et se prolonger (enfantement) se fera désormais dans la peine.

➔ Tout être humain, homme ou femme, est désormais marqué du **double sceau de la mort et de la souffrance**. Voilà les deux paramètres ontologiques de l'expérience humaine. C'est l'orgueil et la curiosité qui sont la cause de sa chute. Face à un si terrible châtement, l'être humain ne peut espérer mettre fin à cette condition que par la **vertu** (l'obéissance d'abord, l'amour plus tard).

Gn 3 :

16 - A la femme, il dit : Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi.

17 - A l'homme, il dit : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger, maudit soit le sol à cause de toi ! A force de peines tu en tireras subsistance tous les jours de ta vie.

18 - Il produira pour toi épines et chardons et tu mangeras l'herbe des champs.

19 - A la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes au sol, puisque tu en fus tiré. Car tu es glaise et tu retourneras à la glaise.

❖ Dans la tradition grecque (Eschyle, Prométhée enchaîné)

Il est piquant de souligner que ce ne sont pas les dieux de l'Olympe qui ont créé l'homme. C'est un Titan (**divinité archaïque**) du nom de Prométhée qui non seulement le crée, mais qui ne cède de protéger sa créature en **intercédant** en sa faveur auprès de Zeus quand celui-ci est courroucé (**jaloux**) et qu'il cherche à le détruire. Il offre les arts et la technique aux hommes et intervient quand Zeus leur retire le feu (suite à une ruse de Prométhée) en le leur restituant par une **transgression** qui lui fera éprouver la souffrance. Prométhée est un **dieu souffrant** à la place de l'homme, un être **engagé** (solidaire) auprès de sa créature.

Les malheurs des hommes viendront de sa belle-sœur, Pandore, femme d'Epiméthée, qui eut l'imprudence d'ouvrir une jarre contenant tous les **malheurs du monde** que Prométhée avait réussi à enfermer pour en préserver la race humaine : la vieillesse, le travail, la maladie, la folie, le vice et la passion se répandirent sur tous les hommes. Seule la trompeuse espérance put les dissuader d'un suicide général. **Tragédie de l'humanité.**

Prométhée est une divinité souffrante (la face divine de l'homme) : sous le coup d'un châtement éternel, ses souffrances devaient durer jusqu'au jour où un immortel descendrait de son plein gré au Tartare (la région la plus basse de l'enfer), à sa place. C'est Chiron, atteint d'une blessure incurable d'Héraclès qui s'y dédia pour se soulager de son immortalité, en la léguant à Prométhée (constellation du sagittaire).

➔ L'homme est une offense aux Dieux qu'il peut **défier** en s'appuyant sur une puissance supérieure. Par ce génie, l'homme peut se distinguer des Dieux et rêver à son propre destin. Prenant exemple sur Prométhée, l'homme aspire donc sans cesse à **dépasser sa condition** en repoussant les limites qu'il rencontre.

Prométhée, le créateur de la race humaine, que certains considèrent comme faisant partie des sept Titans, était le fils de Japet (ou du Titan Eurymédon) et de la Nymphe Clyménée; ses frères étaient Epiméthée, Atlas et Ménoétios.

☞ Nous avons, dans notre culture occidentale, une représentation hésitante et indéterminée de l'homme : celui-ci est **tirillé** entre le fait qu'il existe d'un côté des limites intransgressables qui le contraignent à l'**humilité** (se prendre pour Dieu est impitoyablement et durement sanctionné), l'obligent à l'obéissance et à l'amour, et de l'autre côté des limites transgressables (qui l'élèvent au rang de **héros** en le rapprochant, à travers cette attitude de défi, de sa divinité créatrice) en s'affranchissant du pouvoir de Dieux indignes de l'Homme.

☞ Dans la **sujétion** à la religion, double niveau de limites : la morale absolue (Loi) et Dieu

*Si les religions, en particulier les religions du Livre, se fondent également sur cette domination de l'homme sur la nature, elles précisent qu'il la tient de Dieu seul et donnent à ce mot, le sens, qui s'oppose au sens des matérialistes, d'« être responsable de... », c'est-à-dire de devoir **répondre devant** Dieu de l'usage qu'il fait de cette domination. La toute puissance de l'homme trouve donc une limite intangible en la personne de Dieu.*

Dans l'**affranchissement** vis-à-vis des Dieux (sécularisation), la seule limite est la loi des hommes (fixée par eux, modifiable, ⇄ morale)

Les religions offrent davantage de limites tout en **promettant l'infini**.

Religions et mythes proposent l'infini soit par le **dépassement** des limites, soit par la **soumission** aux limites.

☞ L'Homme créature (de Dieu) ou créateur (de lui-même) ?

Vouloir ressembler à Dieu ? Une impasse ou une voie d'épanouissement ?

Gn 3,22 : Puis Yahvé Dieu dit : Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal ! Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours !

Entre ces deux représentations, c'est une certaine idée de la puissance qui se joue.

Quelles sont les limites à notre puissance ?

« Pour qui te prends-tu ? »

ii. Aujourd'hui : la limite dans la société contemporaine

Le monde actuel reste confusément marqué par ces références initiales mais il en a largement perdu la signification (sécularisation et matérialisme ont entraîné une dégradation de la culture religieuse et un mépris pour le symbole : perte d'humilité et de sagesse)
Complexe à travers un triple rapport à l'autre, au temps, à la matière

❖ L'autre : individualisme et utilitarisme

Epoque marquée par des valeurs ramenées à la personne plutôt qu'au groupe, véhiculant plutôt des forces d'égoïsme, voire d'égoïsme, que des forces d'entraide et de sensibilité à autrui

➤ **Une société Individualiste**

Historiquement

- 1 – Avant Lumières : « comment reconnaître une place à l'individu **sans compromettre l'ordre collectif** ? » (judéo)
- 2 – Lumières : émergence de l'idée d'autonomie (déplacement du curseur) sur fond d'affranchissement : fin de l'esclavage, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, sécularisation...

WWI : sonne le glas de la possibilité de croire aux vertus de l'engagement collectif

« Cette monstrueuse boucherie, [qui] a profané le sens du sacrifice pour la collectivité. » (JC Guillebaud)

L'urbanisation et le coût élevé de la vie citadine, l'éclatement des familles, le développement considérable du libéralisme économique, les nouvelles pressions de la vie professionnelle, le désintérêt croissant pour la politique, le rejet de la religion (mais pas nécessairement du religieux ou du spirituel)...

- 3 – Auj : « comment rétablir l'ordre collectif **sans compromettre la liberté** de l'individu ? »

Durkheim : « La solidarité organique a pour expression juridique le droit restitutif ou coopératif, dont le contrat est la forme par excellence ; le droit pénal, quant à lui, perd de son hégémonie. Les dissemblances entre les hommes s'accroissent, la personnalité individuelle prend une importance croissante, et s'affranchit de la conscience commune. Celle-ci du reste ne disparaît pas, mais son contenu se fait de plus en plus indéterminé, laissant ainsi aux dissidences individuelles la possibilité de se déployer. Parmi les sentiments qui la constituent, ceux qui ont pour objet l'individu lui-même s'intensifient. Si la religion – en tant que système de croyances et de pratiques homogènes, communes à tous - perd du terrain dans les sociétés modernes, c'est pour faire place à un nouveau culte dont l'objet est la dignité de l'individu. Il s'agit bien d'une foi commune ; mais contrairement aux croyances en vigueur dans les sociétés anciennes, cette foi, loin d'attacher l'individu à la collectivité, ne l'attache qu'à lui-même. »

➤ Une société utilitariste

Pragmatique de l'utilité personnelle, empreinte de libéralisme radical, qui conduit in fine à utiliser autrui pour ses propres desseins et à ne lui attribuer de valeur que s'il est utile, à une certaine fin, rapportée à soi.

Exaltation des désirs sans reconsidération des besoins

Société du désir sauvage : abus > usus ; une soif d'avoir > soif d'être.

➤ « Moi » valeur suprême : soi comme ouverture, l'autre comme limite (idée de liberté)

« moi ou l'autre », « moi avant l'autre », « moi malgré l'autre », voire « moi contre l'autre » : sentiment que l'attention à l'autre est une entrave à l'épanouissement de soi, une limite à soi. La valeur suprême est soi

L'autre : adversaire ou marchepied (piétiné ou piédestal ?). Moyen de se dépasser soi-même.

Règne du « prenne qui pourra », alimenté par l'idée de pénurie.

Le recul de la morale, en particulier le recul de l'influence chrétienne, semble avoir décomplexé, déculpabilisé l'utilitarisme.

➤ Contre tendances

Ce sont aujourd'hui les sociétés commerciales qui exercent le principal de la contrainte

Libres ensembles, nomadisme : multi-appartenance à des groupes diversifiés dont le centre est soi.

Aujourd'hui, l'« individu » ne serait donc, non pas tant celui qui vit pour lui, avec sa solitude comme seule perspective in fine, que celui qui désire la liberté sans les contraintes et participe pour cela à une multitude de « sociétés ».

Deux entraves à l'individualisme utilitariste

Le dynamisme du bénévolat

*On dénombre actuellement **1 million** d'associations (70000 créations annuelles, **190 par jour**), 10 à **12 millions** de bénévoles (entre 15% et 20% de la population totale) et **20 millions** de personnes de plus de 14 ans membres d'une association. Cet engagement peut être variable allant du simple don d'argent à plusieurs heures de dévouement par semaine. Le secteur associatif emploie **1,6 million** de salariés, soit **8%** de l'emploi en France, avec **560000** salariés (soit 380000 équivalent temps plein) pour le seul secteur sanitaire et social qui reste le principal employeur. Le salariat et le bénévolat représentent chacun 1 million d'équivalent temps plein (ETP). Ces chiffres sont en **très nette augmentation**. Ainsi, entre 1990 et 1999, le secteur associatif a créé 450 000 nouveaux emplois, soit une augmentation de 58%. Enfin, quatre associations sur cinq fonctionnent exclusivement avec des bénévoles.*

Le développement durable et l'éco-responsabilité (écologie, commerce équitable)

Nous avons en partage, solidarité générationnelle, retour de la morale, constat d'échec des stratégies utilitaristes

Glissement du « je suis le maître » au « je me sens responsable de... »

*Hulot : « apprendre à vivre avec un peu moins de biens et un peu plus de lien »
« défi providentiel : sortir de la civilisation du gâchis, du matérialisme où nous nous sommes englués pour construire un monde où l'Être n'est pas sacrifié à l'Avoir. »*

➤ C'est précisément dans ce contexte d'individualisme utilitariste que l'accompagnement se développe.

❖ Le temps

Rapport compulsif au temps qui passe

La devise des sportifs olympiques (« plus vite, plus fort, plus loin ») est devenue celle des entreprises et des managers.

➤ **Une société de l'impatience**

Toujours plus vite : complexe de chronométrie

Pressé rime avec stressé

Prendre son temps, chercher à bien faire n'est plus un bienfait.

Le temps est-il devenu valeur ou a-valeur (privatif de valeur), voire avaleur ?

Uniformisation, standardisation : négation des rythmes singuliers (vin, fraises)

Alors que le malade est un patient, le médecin, quant à lui semble de plus en plus impatient. Il s'impatiente du patient.

➤ **Une société du « jeunisme »**

Refus du vieillissement : complexe de chronologie

Le jeunisme n'est peut-être pas tant le culte de la jeunesse que le refus terrifié de la morbidité du temps sur les êtres (« dérèglement physique »)

le jeuniste parle des « ravages du temps » sans aucunement considérer ses bienfaits (expérience, pertinence, patience).

Pour ne pas être vieux, il importe d'abord de ne pas vieillir.

Ca va vieillir : Quelques projections : en France, en 2040, plus d'une personne sur quatre aura 65 ans et plus : les 65 ans et plus représentent 16 % de la population en 2000, ils représenteront 20,9 % en 2020, et 28 % en 2040. Selon l'hypothèse dite « centrale » des démographes, le nombre de centenaires pourrait s'élever à 165 000 en 2050 (contre 8 500 en 2000), soit un rapport de un à vingt.

➤ L'homme contemporain vit sous une tension permanente de faire les choses plus rapidement et de remplir utilement son temps qui vient expliquer en grande partie les nouveaux besoins d'accompagnement.

➤ Vers un « rajeunissement » de nos représentations à l'égard du jeunisme, vers une plus grande considération à l'égard des « vieux ».

❖ La matière

***Matérialisme** : « Doctrine d'après laquelle il n'existe d'autre substance que la matière » (Le Robert) et qui considère que la pensée, la conscience sont des produits secondaires de la matière ou des illusions.*
***Spiritualisme** : « Doctrine reconnaissant l'existence de Dieu (déisme) et des valeurs spirituelles constituant la fin propre de l'activité humaine » (Le Robert).*

➤ **Une société consumériste, positiviste, technologique**

La pensée consumériste

Recherche de jouissance

Consommation, croissance

La pensée positiviste

Science : fixer le sens (à défaut de le révéler)
 Glissement vers le positivisme, comme affranchissement et même évacuation du religieux
 La pensée scientifique est un défi permanent à la limite, repousser l'inconnu

Une société technologique

Conséquence de la pensée scientifique (objectivation)
 Télé : Mise à distance (neutralisation)

La divinisation du corps

Mécanique (fonctionnalisme)
 Esthétique (chirurgie, mise en image)
 A-mortalité du corps
 Corps prison - corps culte (intérieur – extérieur)

➤ **Une société désenchantée**

Le désenchantement religieux
 Le désenchantement symbolique : désabusement
 L'homme peut-il être son propre sens ?

Contre tendance

Le retour du religieux
 Quête de synthèse entre matérialisme et spiritualisme ?

❖ **La mort « ensauvagée »**

Ce triple complexe à l'autre, au temps, à la matière révèle au fond un refus absolu, en forme de fuite, de la question de la mort.

L'autre comme obstacle à l'identité

L'autre ou la peur de se perdre soi

Le temps comme obstacle à la vie

Le rapport au temps est d'abord un rapport à la mort.
 Le dogme est celui du mouvement permanent, signe extérieur de vitalité, assurance contre la mort refoulée
 Notre société du désir sauvage ne peut s'accommoder du temps qui fuit, pas plus que de la mort.
 Elle tente donc de domestiquer l'un et de bannir l'autre.

La matière La vieillesse est considérée comme une entrave à la jouissance et vient, comme une provocation, rappeler les limites de la puissance humaine.

La matière comme seule certitude

Tangibilité des choses.
 Longtemps : Une certaine idée de la permanence (nature)
 Aujourd'hui : Le changement constant comme remède à l'impermanence. Fuite en avant.

La mort, absolue altérité, intemporalité, irrationnalité

Refus/déni de la mort :

Deux manière de fuir la mort : le divertissement, ou l'anticipation.
 Mort : rivale absolue des ambitions prométhéennes
 La mort est davantage de l'ordre de l'irrationnel, à l'inverse de la science médicale qui l'a prise pour adversaire

b. Le scandale de la limite et le culte du dépassement

i. Quel regard actuel sur l'homme ?

❖ L'homme, un éprouvé par nature

« *La vie est une vallée de larmes* »

Dosage : se tendre sans s'effondrer

L'insuffisance d'épreuve conduit à la mort par rétrécissement de soi qui provoque le dépérissement (dépression, manque de vitalité et perte de sensibilité). A l'inverse, l'excès d'épreuve, conduit pareillement à la mort par dépassement et débordement de soi qui provoque l'abatement, voire l'écrasement sous le poids de la tâche.

« *Il a vécu* » : *il a rencontré et a dépassé chaque épreuve en la vivifiant*

La vitalité est la voie qui se tend entre ces deux abîmes.

« *Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort* » (Nietzsche)

❖ Injonction à l'au-delà

L'épreuve invite à la « sur-vie » : survie physique (plus de vie : ne pas mourir), survie psychique (vie autrement : injonction à se déplacer et à se dépasser)

Chemin qui conduit l'homme de son en deçà vers son au-delà.

Exister par l'épreuve

Ne pas confondre l'objectif (le dépassement) et l'effet provoqué au passage par la poursuite de cet objectif (la souffrance).

Tentation d'inaction pour maintenir par statu quo un confort relatif, et la tentation d'action pour faire émerger un au-delà de soi, au risque de la souffrance.

Emergence d'un monde nouveau : c'est bel et bien dans l'épreuve qu'on éprouve (les sensations comme les sentiments).

❖ Le culte du dépassement

Tyrannie de la démesure : perdu de vue la mesure de l'épreuve ?

Une démesure de la mesure

➤ Toujours plus : l'illustration du désir sauvage

L'homme moderne est, dans ses aspirations paradoxales, à la fois l'auteur et la victime de cet emballement.

Le « toujours plus » ressort comme étant un des principaux facteurs de différenciation (valorisation), et en même temps d'indifférenciation de l'individu.

« *j'ai, donc je suis* » pourrait-on dire pour paraphraser Descartes

➤ Peur de la rupture et dogme de la croissance

La croyance en la croissance, croyance que la croissance, c'est la vie, et que la décroissance, c'est la mort

Course dévorante : fuir c'est vivre. Être animé ou être vivant ?

Un désir survolté.

« *il n'y a nul vent favorable pour celui qui ne sait en quel port se rendre* » (Seneque)
 « *Quand on ne sait pas où aller, il faut y aller le plus vite possible* ». (shadoks)

Contrôle et domination. Dogme de la compétition, de la transgression

only the fittest survive

De son mieux → toujours mieux

Une vision de l'homme cherchant, par le dépassement des limites, à échapper à sa condition (sorte de « divinisation » prométhéenne de l'homme).

Le refus de l'impuissance (viagra à titre préventif)

L'activité professionnelle est devenue à la fois le premier lieu d'affirmation de soi en même temps que le premier lieu de négation de soi. Un refuge aliénant en quelque sorte.

ii. Le dépassement à tout prix ?

❖ Seul et ensemble : entre solitude et solidaire

L'autonomie, désir de soi (posture de la responsabilité) : capacité à se fixer seul ses propres règles et ses propres contraintes, donc ses propres limites. L'autonomie requiert du discernement et donc de la maturité. Les contraintes demeurent, simplement elles sont déplacées de l'extérieur vers l'intérieur. De subies, elles deviennent choisies.

L'indépendance, moyen de soi (posture de la liberté) : l'acte d'affirmation que le sujet n'a besoin de personne et qu'il possède en propre les moyens de son destin. Là où l'autonomie est proclamation de soi, l'indépendance est essentiellement affranchissement de l'autre. L'autonomie est l'affirmation que l'individu veut faire quelque chose par lui-même ; l'indépendance est l'affirmation que l'individu peut faire quelque chose par lui-même.

L'individualisme, excès de soi : « théorie ou tendance qui voit dans l'individu la suprême valeur » (Robert). Exagération de soi, contestation du nous. Centrifuge pour la société (avec le risque de l'explosion) et centripète pour l'individu (avec le risque de l'implosion). Symptôme = solitude, affadissement du lien.

Côte à côte ou ensemble ?

❖ Usure et épuisement

Addictions (psychotropes, drogues), violences (maltraitance) et dépressions (Fatigue d'être soi, abattement, suicides)

Violence : contre soi, contre l'autre

Absence à soi, invention de soi. L'homme peut-il être seul son propre créateur ?

Le faible n'est donc toléré que tant qu'il existe un espoir de le convertir en fort. A défaut, il doit être écarté. Quand il ne s'exclue pas de lui-même.

A vouloir à tout prix éviter les ruptures, on provoque une véritable crise de la continuité.

A fuir la mort, on risque de la hâter : on assiste donc au paradoxe suivant que, pour échapper à la mort et à la terreur qu'elle lui inspire, l'homme s'agite et se tend continuellement, au point qu'il s'épuise et précipite la mort honnie.

Dans le toujours plus, l'épreuve cesse d'être exceptionnelle pour devenir ordinaire. Le toujours plus fait retomber l'épreuve de sur-vie à simple survie. Il devient alors normal d'être sans arrêt sous tension, en situation limite, constamment épuisé.

« Dans notre société, « tous jeunes et beaux », pourquoi tant d'angoisses, tant de dépressions ? Ne serait-ce pas la mort qui rentre par la fenêtre ? » (retraîtée ? Le monde 2)

« le Président de la république Hu Jintao a insisté sur les effets négatifs de la croissance sur le plan social et environnemental. Il a fait de sa théorie de l'"harmonie sociale" l'un des piliers d'une politique dont l'ambition serait de ralentir la croissance pour assurer la stabilité sociale. » (Journal Le monde, 2009)

Il y a des limites au dépassement des limites : du plus loin au trop loin
Quand la limite devient mur.

*« Le mieux est l'ennemi du bien »
« plus fort, plus loin, plus haut » affranchi des règles et des bonnes manières
La fin justifie (tous) les moyens*

« Sur-homme : un déni d'humanité ? »

2. Par bonheur, nous ne sommes que des hommes

La grande maladie : sous le double signe de la mort et de la souffrance :

a. Les attitudes face à la limite :

i. Révolte ou soumission ?

Une troisième voie ?

La révolte isole, la soumission soumet

ii. De la résignation à l'acceptation

❖ Les formes de l'acceptation

Résignation, consentement, adhésion, intégration, assimilation, participation

Acceptation : **embrassement** (prendre en main, en soi + contenir + aimer)

❖ Peut-on accepter nos limites ?

« C'est un bon jour pour mourir » (Little big man)

Est-ce l'assurance ou le doute qui nous propulse ?

Peut-on aimer nos limites, faire corps avec elles ?

Peut-on accepter sa mort sans pour autant la désirer ?

b. Le mortel et le mourant : le rapport à l'absolue limite

Les soins palliatifs : sans échappatoire possible

Higgins : « "mourants" sépare les mourants des malades et aussi des vivants, sépare la vie de la mort, mais sépare aussi chacun des "vivants" de sa finitude, de sa condition de "mortel". » Il s'inquiète que le mourant « ne soit le seul à mourir », qu'il ne meure « pour nous ». « Le mourant ferait à notre place tout le "travail de la mort". En parlant, en obéissant à cette contrainte de parler de sa mort et de parler sa mort, en accomplissant la tâche psychique de l'accepter, il solderait les comptes et nous laisserait quittes, nous dispensant notamment de tout ce que nous devons au mort pour qu'il soit mort »... et cesse de nous hanter. Il craint que le mourant ne soit le bouc émissaire (il parle de « mourants émissaires ») de nos refoulements et la vitrine de notre bonne conscience. Le mourant serait la « victime de sa condition physique, de sa dégradation ou de sa déchéance. [...] Victime donc et non plus sujet d'une condition mortelle et commune, qu'il s'agit dans toutes les sociétés humaines, de partager. Victime, cela aussi isole, et exclut. Car, s'il est indéniable que le malade en fin de vie était "un grand oublié" de notre système de soins, que les médecins dans leur exclusivisme curatif n'entraient plus dans sa chambre, ce qu'on lui offre aujourd'hui est moins de donner une place à la victime oubliée qu'il était que de l'assigner à une place de victime. »

❖ Être : vivre en mourant

Mourir est littéralement une nécessité vitale.

Être, ce serait en réalité vivre en mourant, c'est-à-dire à la fois vivre et mourir, et non vivre, puis mourir.

« Nous sommes à tout moment pour partie en train de mourir et pour partie en train de renaître » écrit Jean-Claude Ameisen .

Emmanuel Hirsch déclare : « Il ne s'agit pas de chercher à savoir ce que signifie mourir à la vie mais le sens des missions du soin jusqu'à son terme, et par là même ce que signifie mourir encore en vie. »

Le mourant est pleinement vivant car on ne peut être vivant – ou mort - à moitié signifiant sans ambiguïté que soit on est mourant, soit on est mort.

« Madame se meurt, madame est morte » disait déjà avec justesse Bossuet dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre en 1670.

❖ Nous sommes tous des mourants

Notre naissance fait de nous des mourants

Le mortel est celui qui a la mort pour issue – souvent de manière abstraite - mais qui se situe dans un rapport à elle lointain et attentiste. Le mourant est celui qui vit la mort et sent sa proximité à tout instant, quand bien même il déploierait toute son énergie pour l'éviter.

« Et que sommes-nous d'autres, hors l'oubli ou le divertissement, que des mourants ? » écrit André Comte-Sponville dans une éducation philosophique (1989).

❖ Le mourant qui s'ignore et le mourant qui le sait

Nous naissons mourants et nous le sommes à notre insu jusqu'au moment où nous nous reconnaissons mourants.

Dans l'ordre des choses physiques, la condition de mourant apparaît avec la **naissance**. Dans l'ordre des choses symboliques, la condition de mourant apparaît avec la **reconnaissance**, cette conscience que les derniers temps sont arrivés et qu'ils convoquent le mourant à une nouvelle symbolisation de sa vie. Il y a une naissance physique à la condition de mourant. Comme il y a plus tard – éventuellement - une naissance psychique, symbolique, à la condition de mourant.

Effraction dans la conscience. La conscience de nos limites

❖ Peut-on accepter sa mort ?

*Higgins : mourir : « tâche "héroïque", mais en réalité impossible, inassumable subjectivement. »
« Cette "acceptation de la mort", purement psychologique et en réalité impossible. »*

*Il n'y a pas de pouvoir : impuissance
Il n'y a pas de courage : peur*

*Témoignage : Rire de sa maladie.
Le « détachement aimant »*

La limite, condition même de notre humanité

Ameisen : « C'est cette fragilité même, cette précarité, ce sursis permanent qui est la véritable source de notre puissance et de notre complexité, permettant à chaque instant à nos corps de se sculpter, de se reconstruire, de se recomposer et de s'adapter à un environnement perpétuellement changeant. »

c. Nos limites nous ouvrent, chemin faisant, à l'accompagnement (altérité)

❖ La limite de nos limites

Humilité

Nos insuffisances nous forcent à oser l'appel à l'autre

La vie nécessite l'autre. La survie aussi. Celui qui est débordé par l'épreuve est conduit à prendre le risque de l'autre. Appel à l'autre.

Ouverture à l'au-delà

Le besoin d'accompagnement est donc appel à autrui

C'est dans l'altérité que s'accomplit l'humanité

Altération → altérité

Le génie de l'homme réside, non dans le rejet, mais bel et bien dans l'assimilation des boiteux, ce qu'on nomme solidarité et plus complètement encore, fraternité. A commencer par soi.

❖ L'accompagnement du chemin d'acceptation

Un fruit : la rencontre, dépassement d'un autre ordre.

Montrer ses propres limites ouvre au partage

Accepter de recevoir du malade : rétablir le sentiment de dignité

Mise à niveau + présence : établir une relation habitée et équilibrée : fraternelle.

d. La limite est notre essence

i. **Le renversement du regard**

❖ Sur l'autre : de l'altération à l'altérité

❖ Sur le temps : du patient à la patience, éternité

Le patient (de patior - « je souffre » - qui a donné compassion - « je souffre avec toi ») est celui qui souffre d'abord du temps qui s'enfuit...

Passion, patience, passivité (souffrance, endurance, confiance)

La longueur du temps peut confiner à la longueur de l'être (J.Calment)

Le patient est donc celui qui endure (longanimité)

« patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. »¹

❖ Sur la matière : Le silence plein, le subtil, l'intangible

❖ Sur la mort

Inexistence (mouvement), Insignifiance (jouissance), Impuissance (continuité),

Impermanence (projection).

Incertitude... : Oser l'incertitude.

ii. **Sens, puissance, essence**

❖ Sens

L'au-delà, ici et maintenant : « Le rapatriement du sens dans le présent » (Aubert)

¹ Jean De la FONTAINE, *Le lion et le rat*, Livre 2, fable 11.

❖ Puissance

La puissance (part present de pouvoir), c'est la faculté de renoncer à exercer son pouvoir (possibilité, permission, capacité). Etymologie
Impuissance peu valorisée.

Le véritable pouvoir ne réside-t-il pas dans la renonciation à l'exercer ?
La vraie puissance : être là

C'est donc une autre vision de l'homme qui se dessine, celle d'un être cherchant à embrasser (voire à épouser) sa condition au cœur même de sa vulnérabilité et de ses limites (humanisation de l'homme).

❖ Essence

Le récit de ses derniers mois de vie par Christiane Singer est également révélateur de la capacité de certains à accepter leur mort (ou à la dépasser) et à y découvrir quelque chose d'essentiel. Elle écrit : « Ma dernière aventure. Deux mois d'une vertigineuse et déchirante descente et traversée. Avec surtout le mystère de la souffrance. J'ai encore beaucoup de peine à en parler de sang-froid. Je veux seulement l'évoquer. Parce que c'est cette souffrance qui m'a abrasée, qui m'a rabotée jusqu'à la transparence. Calcinée jusqu'à la dernière cellule. Et c'est peut-être grâce à cela que j'ai été jetée pour finir dans l'inconcevable. Il y a eu une nuit surtout où j'ai dérivé dans un espace inconnu. Ce qui est bouleversant, c'est que quand tout est détruit, quand il n'y a plus rien, mais vraiment plus rien, il n'y a pas la mort et le vide comme on le croirait, pas du tout. Je vous le jure. Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour. Il n'y a plus que l'Amour. Tous les barrages craquent. C'est la noyade, l'immersion. L'Amour n'est pas un sentiment. C'est la substance même de la création. » in Derniers fragments d'un long voyage, Albin Michel, 2007, p.40 et 41.

Autre témoignage, celui de Nando Parrado qui, en 1972, survécut 72 jours avec ses camarades au crash d'un avion dans les Andes chiliennes à près de 4000m d'altitude. Il avait 19 ans, ne pensait qu'au rugby, aux motos et aux filles, et n'avait aucun intérêt particulier pour les choses spirituelles. En 2007, il se décide à faire le récit de cette expérience inouïe. Un jour, à la recherche d'un passage dans les montagnes, épuisé, affamé, assailli par une tempête, il s'écroule dans la neige et s'apprête à mourir. Il écrit : « Mes jambes ne me portaient plus et je me suis écroulé par terre. J'ai maudit Dieu, je me suis énervé contre les montagnes. La vérité s'étalait sous mes yeux : en dépit de tous mes efforts, tous mes espoirs, toutes les promesses que je m'étais faites à moi-même et à mon père, c'était comme ça que ça finirait. Nous allions tous mourir dans les montagnes. [...] J'avais toujours cru que la vie était ce qui était important, naturel, et que la mort était tout simplement la fin de la vie. A présent, dans ce lieu inanimé, je me rendais compte avec une terrible lucidité que la mort était la constante, la mort était le fondement de tout, l'existence n'était rien d'autre qu'un rêve bref et fragile. J'étais déjà mort, j'étais né mort, et ce que je prenais pour la vie n'était rien d'autre qu'un jeu auquel la mort me laissait participer avant de me reprendre. Au cœur de mon désespoir, j'ai été pris d'un besoin intense de sentir près de moi la douceur de ma mère et de ma sœur, les bras forts et chauds de mon père. L'amour que j'éprouvais pour lui m'a rempli le cœur, et je me suis aperçu qu'en dépit de ma situation désespérée, son souvenir me comblait de bonheur. Je n'en revenais pas : les montagnes, malgré l'étendue de leur puissance, n'étaient pas plus fortes que mon attachement à mon père. Elles ne pouvaient pas détruire ma capacité à aimer. J'ai eu un moment de calme et de clarté, et dans cette lucidité nouvelle, j'ai découvert un secret simple et stupéfiant : la mort a un contraire, mais ce contraire n'est pas la vie. Ce n'est pas non plus le courage, la foi ou la volonté. Le contraire de la mort, c'est l'amour. Comment avais-je pu passer à côté de cela ? Comment pouvait-on passer à côté ? L'amour est la seule arme dont nous disposions. Seul l'amour peut faire de la vie un miracle et donner du sens à la souffrance et à la peur. Le temps d'un bref instant magique, toutes mes peurs se sont envolées, et j'ai su que je ne laisserais pas la mort me contrôler. Je traverserais les maudites étendues qui me séparaient de chez moi, le cœur rempli d'amour et d'espoir. Je marcherais jusqu'à ce que j'aie épuisé toute la vie en moi, et ainsi, quand je tomberais, je mourrais plus près de mon père. Ces pensées m'ont donné de la force, et plein d'un nouvel espoir, j'ai scruté l'horizon à la recherche d'un chemin à travers les montagnes. » (PARRADO Nando, Miracle dans les Andes, Grasset, 2007, p.243 à 245).

iii. De la sur-vie à la sûre-vie : le présent et la présence

La présence, l'insaisissable.
Le spirituel dans la matière.

Témoignage : « C'est inouï n'est-ce pas de devoir en passer par là pour s'en rendre compte ? ».

Brève bibliographie

1. AMEISEN J.C., HERVIEU-LEGER D., HIRSCH E., Qu'est-ce que mourir ?, Paris, Le pommier, 2003.
2. ARIES Philippe, L'homme devant la mort, la mort ensauvagée, T2, Point histoire, 1985.
3. AUBERT Nicole, Les nouvelles quêtes d'éternité, Etudes, Tome 408 2008/2
4. BAUCHAU Henri, Œdipe sur la route, Actes sud, 1998
5. CARRIÈRE Jean-Claude, Fragilité, Odile Jacob, 2006
6. EHRENBERG Alain, Le culte de la performance, Hachette Pluriel, 1999.
7. EHRENBERG Alain, L'individu incertain, Hachette Pluriel, 1999.
8. EHRENBERG Alain, La fatigue d'être soi, Odile Jacob, 1998.
9. HANUS Michel, GUETNY Jean-Paul, BERCHOUD Joseph, SATET Pierre (Dir.), Le grand livre de la mort à l'usage des vivants, Albin Michel, 2007.
10. HIGGINS Robert William, L'invention du mourant : violence de la mort pacifiée, Esprit, janvier 2003
11. KELEN Jacqueline, Divine blessure, Albin Michel, 2005
12. PARRADO Nando, Miracle dans les Andes, Grasset, 2007
13. RINGLET Gabriel, Ceci est ton corps, Albin Michel, 2008
14. RINGLET Gabriel, Eloge de la fragilité, Albin Michel, 2004
15. SINGER Christiane, Derniers fragments d'un long voyage, Albin Michel, 2007
16. UGEUX Bernard, traverser nos fragilités, Ed de l'atelier, 2006

Mes articles : disponibles sur <http://tchatel.perso.cegetel.net>

17. *Ethique de l'accompagnement bénévole des personnes en fin de vie*, Gériologie, octobre 2008, n°148, p18-26
18. *La souffrance spirituelle du mourant*, in Le grand livre de la mort à l'usage des vivants (Dir. Michel Hanus, Jean-Paul Guetny, Joseph Berchoud et Pierre Satet), Albin Michel, 2007, p109 et s.
19. *Le sens de l'accompagnement en fin de vie*, in Le grand livre de la mort à l'usage des vivants (Dir. Michel Hanus, Jean-Paul Guetny, Joseph Berchoud et Pierre Satet), Albin Michel, 2007, p87 et s.
20. *Prise en compte du spirituel et nouvelles représentations du soin*, revue Médecine palliative, juin 2007, p196-200.
21. *Parler au mort ou parler aux mourants ?*, Le figaro, rubrique opinions-débat, 1^{er} novembre 2005.
22. *Appel de l'au-delà ou appel à l'au-delà ?*, revue JALMALV, septembre 2006, p36-39.
23. *Souffrance spirituelle : quel accompagnement ?*, revue LIAISONS, juin 2006, p 13-19.

Pour un contact : t.chatel@cegetel.net